



L'heure est-elle à l'optimisme ?

Et si la réplique à la crise environnementale reposait sur le sentiment d'urgence...

Le 20 décembre dernier, je me suis adressé à la direction générale pour réclamer la tenue d'une «journée institutionnelle sur l'environnement», *rien de moins*. Je doute avoir été entendu. Dans le *De vive voix* 6.08, j'ai signé un texte qui suggérait qu'au collège l'environnement devrait être l'affaire de tous. L'article n'a pas eu d'écho. Le 21 mars dernier, j'ai donné une conférence au Carrefour étudiant sur la nécessité de prendre au sérieux la crise environnementale tout en invitant à la mobilisation. Dans la présente livraison du *De vive voix*, notre collègue Philippe Bélanger Roy propose une réflexion brûlante d'actualité qui m'interpelle et qui aura un écho. En fait, je fus ravi de lire un texte qui nous invite à prendre le taureau par les cornes. Celui-ci peut se lire comme un plaidoyer en faveur de l'engagement sur la base de l'optimisme.

Or, en concluant ma conférence, j'avais affirmé avec conviction : «*Nous avons été optimistes trop longtemps et nos espoirs n'ont pas servi à grand chose.*» Ce constat froid et réaliste s'appuyait sur l'échec du mouvement environnemental (Cf. Suzuki et Mead), car celui-ci n'a pas réussi à sensibiliser la population à partir de ce que nous savons depuis cinquante ans. Mon affirmation permettait de donner une traduction appropriée à la citation de Greta Thunberg : «*I dont you want you have hope. I want you to panic.*» que j'ai traduite ainsi : «*Je ne vous demande pas d'avoir de l'espoir, mais d'être alerté.*» Dans les lignes qui suivent, j'expliquerai pourquoi, à mon avis, l'optimisme devrait être *justifié* par des raisons plutôt que par un simple sentiment. En conclusion, je préciserai ma position concernant le message que je devais livrer.

Lorsque nous rencontrons une grave difficulté, l'espoir s'avère indispensable pour traverser une épreuve. Si le fatalisme nous retire l'énergie dont nous aurions besoin pour effectuer un changement, l'espoir, lui, doit reposer sur *quelque chose* pour être efficace. Il reposera, par exemple, sur de modestes progrès vers la guérison ou sur quelques gains qui annoncent une amélioration. Mais si notre espoir ne reposait que sur le besoin de croire, de rester positif, de réduire l'anxiété, c'est plutôt de *réalisme* que nous aurions besoin, car la poursuite d'une illusion ne règlera rien. J'en conclus que l'*optimisme* est nécessaire pour vaincre les difficultés et relever les défis, mais que cette attitude ne doit pas être détachée de la réalité, sinon elle peut être néfaste en nous induisant en erreur. Que penserions-nous du médecin qui, par optimisme, serait incapable de reconnaître un cancer? À ce propos, que pense Nicolas Hulot de la situation actuelle ? «*Vous ne vous mettez pas dans la même situation, disait-il, si vous avez une bronchite que si vous avez un cancer en phase de métastases. Et la planète est dans une situation de cancer très avancé.* » L'optimisme est nécessaire, j'en conviens, mais il faut peut-être aussi garder les pieds sur Terre ! N'avons-nous pas appris à nous méfier des biais cognitifs qui nous font interpréter les faits selon le schéma le plus avantageux afin de conforter notre propre situation ?

Peut-on appliquer cette réflexion à l'attitude que nous devrions avoir face à la crise environnementale et à la possibilité d'un effondrement du système ? D'abord, si l'on prend acte des données scientifiques, nous n'avons *aucune* raison d'être optimistes au sujet de l'état de la planète et de la réponse de l'humanité face au problème du siècle. Les travaux de W. Steffen (de l'IGBP) qui analysent la «grande accélération» des impacts des activités humaines sur le système-Terre et ceux de J. Rockström sur la dégradation des frontières biogéophysiques qui préservent l'habitabilité de la Terre convergent parfaitement. Quant à l'inertie des gouvernements, est-il la peine d'insister ? L'optimisme semble de plus en plus difficile à justifier, car il est *trop tard* pour ignorer que le temps joue contre nous. En effet, une transition concertée entre les puissances exigera de temps, mais ce précieux temps nous l'égarons depuis la conférence de Stockholm de 1972. Si tous reconnaissent que l'espoir face à la crise est indispensable, celui-ci doit pourtant reposer sur *quelque chose* de tangible qui illustrerait le cheminement des États face au problème planétaire. Or qu'est-ce qui, *sans ignorer ce que nous savons*, nous donnerait une dose d'espoir efficace ?

Depuis le rapport du Club de Rome (1972) et les travaux sur l'empreinte écologique (les années 1990), nous savons que pour éviter un effondrement lié à l'épuisement des ressources, des gains devront être *observables* sur deux fronts : la réduction significative des impacts *anthropiques* qui fragilisent les écosystèmes et la réduction des impacts *économiques* qui fragilisent l'humanité. Sur le premier front, les progrès s'attesteront par la rémission d'écosystèmes dégradés, le maintien de la biodiversité ainsi que la réduction de la pollution. Mais des progrès doivent aussi s'attester sur le second front par la réduction des inégalités et la réduction de l'empreinte écologique des pays riches afin que l'humanité puisse converger vers la durabilité avant 2030.

On peut bien vouloir être optimiste *par principe* et se moquer des collapsologues, mais on ne peut plus en appeler aux initiatives isolées, aux *green tech* ou au retour de la couche d'ozone pour affirmer qu'une transition a lieu et que nous en sommes ! Croire cela, c'est vouloir poursuivre l'illusion selon laquelle la transition se fera sans mesures impopulaires, sans changements réels, bref sans prix à payer. La vérité, si difficile à avaler à l'heure de l'Anthropocène, c'est que l'optimisme ne sera de mise que lorsque nous commencerons à voir les effets *tangibles* des mesures que nous aurons collectivement adoptées pour remédier aux problèmes sur les deux fronts. À l'évidence, nous n'en sommes pas là, et c'est peut-être pour cela que le désespoir gagne de plus en plus de citoyens. Cela reconnu, je suis d'accord pour dire qu'il faut impérativement faire quelque chose et qu'à chaque fois que l'on s'imagine que l'on ne peut rien faire, nous essayons de croire que la transition se déroulera *sans nous*. Cette rechute dans l'individualisme est une imposture qui sert encore le système !

Conclusion

Les attitudes humaines à l'égard des périls sont comme des teintes de couleur. On peut être *désillusionné*, et broyer du noir ; on peut être *pessimiste* ou être *réaliste* et voir les choses en gris. Mais on peut aussi voir les choses en couleurs, comme les *optimistes*. Pour ma part, je préfère de loin être *alerté*, car ce sentiment dispose plus à l'action. Je doute que l'on puisse être à la fois réaliste et optimiste face à la crise, à moins que l'*optimisme* ne soit le vague sentiment qui nous permette de continuer à vivre malgré tout. Pour ma part, je suis réaliste, donc alerté, parce que je sais que lorsque «la maison brûle», il n'y a rien comme le sentiment d'urgence pour pousser à l'action. Je remercie donc Philippe d'avoir rappelé l'importance de l'engagement.

En terminant, notre vert collègue Robin Dick, m'a suggéré de ne jamais oublier de donner de l'espoir aux auditeurs auxquels je m'adresse et surtout aux plus jeunes, car ils ont «une jeunesse à vivre». Il y a là une sagesse que je partage, car il nous faut continuer à vivre malgré tout. Mais lorsque le titre de la conférence annonce un diagnostic de la crise et porte sur les dangers du scénario «*business as usual*», ce n'est pas le moment de remettre la tête dans le sable ! Il faut plutôt relever la tête, voir les choses à hauteur d'homme, et regarder l'auditoire en face en disant : «*Vous êtes la solution, et si ce n'est pas le cas, c'est bien triste, car la question ne posera plus jamais de la même façon. Nous sommes la première et la dernière génération à pouvoir rectifier le tir.*» Je plante des arbres et les défend depuis des années, on le sait, mais dans le stationnement d'une maison qui brûle. Moi aussi je suis atteint du syndrome d'Asperger et déserte le collègue à chaque vendredi.

Daniel Desroches

Environnementaliste et professeur au département de philosophie